Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 2

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211854

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ABONNÉ

« Vevey, 3 janvier 1916.

» Mon cher *Conteur*,

» Dans ton numéro de samedi dernier, tu as adressé tes bons vœux de nouvelle année à tes abonnés et tu as fait appel à leur fidélité. J'espère qu'elle ne manquera pas, cette fidélité : tu y as plusieurs titres.

» Mais ton appel m'a remis en mémoire un article paru dans tes colonnes, il y a bien longtemps de cela — c'était en 1863 — qui avait pour titre : « Les abonnés ». Un de tes fondateurs, Henri Renou, y traçait avec humour le portrait des diverses catégories d'abonnés. Mon père avait conservé le numéro.

» Il y a d'abord, disait H. Renou, l'*abonné amateur*, que nous pourrions aussi nommer l'abonné modèle. C'est celui qui vient de son plein gré au bureau, se fait inscrire pour un abonnement à l'année, paie comptant, recommande de l'exactitude dans l'expédition du journal, et sort avec un sourire satisfait.

» Vient ensuite l'*abonné complaisant*, qui reçoit le journal, le lit par mégarde une fois sur dix. S'il ne l'a refusé d'abord, c'est par pure bonté d'âme et pour donner satisfaction à des sentiments généreux.

» Nous noterons après l'*abonné collaborateur*, qui d'une main paie son abonnement et, de l'autre, apporte quelques discrets manuscrits, signés d'une modeste initiale, accompagnée de beaucoup de ***. Il n'en est pas de plus aimable, de plus charmant ; on n'en voudrait pas d'autre... mais il y a ces diables de manuscrits.

» Voici venir l'*abonné sans le savoir* ou *l'abonné grand seigneur*. Le journal lui est adressé en compagnie de plusieurs autres qui s'étalent dans son cabinet pour y faire une courte apparition. En effet, ces feuilles se précipitent bientôt après à l'office, à la cuisine, où elles vont faire les délices des gens de la maison.

» N'oublions pas l'*abonné par raccroc*, c'est-à-dire celui qui a oublié de retourner le journal en temps opportun et qui a trop de délicatesse pour ne pas le garder au moins trois mois.

» Nous arrivons enfin à l'*abonné intime*. C'est celui qui, en vertu de l'abonnement, qu'il paie quelquefois, et de l'amitié qu'il porte au journal, vous assassine de critiques, de conseils et de plaisanteries sur tout ce que vous faites. C'est lui qui vous accostera, par exemple, par ces paroles : « Quelle épouvantable tartine nous as-tu servie dans ton dernier numéro ? » ou bien : « Quel affreux *canard* nous apportes-tu aujourd'hui ? » etc., etc.

» Il faut reconnaître, cependant, qu'il y a des personnes encore plus difficiles, ce sont les *connaissances*, non abonnées, mais lisant par hasard le journal pour vous communiquer leurs impressions. Quand on les a écoutées un moment, on est tenté de retourner à l'école pour y apprendre à lire d'abord, à écrire ensuite et à penser après ; tant on est peu rassuré sur son maigre savoir. »

Voici donc ce qu'écrivait, en 1863, Henri Renou. Gage que ces portraits n'ont rien perdu de leur ressemblance avec les années.

Ton abonné « fidèle ». A. C.

Cloué ! — C'était dans le chemin de fer Bex-Gryon-Villars, l'autre matin. Dans le compartiment, quelques habitants de Bex et un vieux paysan qui monte aux Posses.

On aperçoit du train, un montagnard portant du fumier sur son pré avec une hotte.

Un des habitants de Bex, à cette vue, fait :

— Ils sont obligés de bumenter avec la cavagne (hotte) ; il n'y a pas moyen d'y aller avec des chars.

Alors, le paysan des Posses, un peu vexé, peut-être :

— Ça vaut toujours mieux qu'à Morcles, où y sont obligés de « clouer les pétoles » ! — G.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

3

L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOU

IV

Une jeune fille de dix-neuf ans, environ, à mise modeste, mais d'une scrupuleuse propreté, venait d'arriver chez l'oncle Samuel et l'avait rencontré sur sa porte au moment où il sortait pour aller chez Abram Cornaz. Sa robe de *galette* dessine une taille un peu forte, mais bien prise et gracieuse, ses pieds, bien chaussés sont petits et cambrés et son bonnet de tulle a de la peine à contenir une chevelure brune des mieux fournies.

L'aubergiste la reconnut à première vue :

— Tiens, c'est toi, Marguerite, quel vent t'amene par ici ; comment va ta mère ?

— Ma mère, reprit la jeune fille, et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux abattus, ma mère est morte. Voici une lettre qu'elle m'a recommandé de vous remettre sans faute... J'ai été malade pendant trois semaines après la perte de ma chère mère et dès que j'ai pu quitter N..., je me suis mise en route pour venir vous trouver.

A ces paroles, la figure de l'oncle Samuel se rembrunit sensiblement, et c'est d'un ton beaucoup moins amical qu'en commençant qu'il engagea Marguerite, puisque tel est le nom de l'orpheline, à entrer dans la chambre.

Pendant qu'il prenait connaissance de la lettre, la pauvre enfant regardait machinalement autour d'elle, puis son regard se fixa bientôt sur la figure de l'aubergiste. En voyant l'air de plus en plus contrarié de celui-ci, elle baissa les yeux sur ses genoux ; on pouvait s'apercevoir à quelques mouvements nerveux, des efforts qu'elle faisait pour cacher une émotion trop vive pour être contenue. Tout à coup des sanglots, qu'elle ne peut contenir, font relever la tête à l'oncle Samuel, qui méditait profondément sur le contenu de la lettre.

— Ah ! ça, qu'as-tu à pleurer à présent ?

— Pardon, mon parrain, je pensais à ma pauvre mère.

— Hum ! ta pauvre mère, ce n'est pas ma faute si elle était pauvre ; quant à être ton parrain, c'est vrai, je le suis, mais ce n'est pas une raison pour vous tomber ainsi sur les bras, sans seulement vous dire gare. C'est assez commode, on écrit une lettre longue comme un sermon à un malheureux parrain qui, toute sa vie, a *tiré le diable par la queue*, on le charge de ses dernières volontés comme si on avait de bonnes terres au soleil, puis on meurt tranquillement. Voilà.

La jeune fille essuya ses larmes, une vive rougeur envahit ses joues, elle répartit avec vivacité :

— Je ne viens point vous demander l'aumône, mon parrain ; ma mère, en mourant, m'a recommandé de me rendre auprès de vous pour vous demander conseil et pour obtenir une place ou de l'ouvrage par votre entremise, puisque, ajouta-t-elle, il n'est pas convenable pour une jeune fille de se présenter seule. Ah ! je sais bien que je n'ai plus personne sur la terre, continua-t-elle, et les larmes coulèrent de plus belle.

— Allons, ne vas-tu pas recommencer, petite *piorne*, mais aussi ta mère commence par dire qu'elle ne veut pas que tu serves dans une auberge, comme s'il y avait du déshonneur à cela. A-t-elle cru que je pouvais te garder pour t'encadrer comme une image ?

— Oh ! mon parrain, je sais coudre, laver, repasser, travailler au jardin, à la vigne. Seulement, je ne voudrais pas servir de vin dans un établissement public, parce que ma mère m'a dit souvent que ce n'était pas la place d'une jeune fille ; mais pour le travail et la peine, je ne les crains pas au moins.

— Eh ! bien, soit, nous verrons ce qu'on pourra faire ; en attendant, viens vers Suzanne, à la cuisine, tu dois avoir faim, et c'est le moment de souper ; cela fait, tu iras te reposer jusqu'à demain, car je suis sûr que tu en as bien besoin.

Marguerite le suivit, à moitié rassurée par les paroles presque bienveillantes de l'oncle Samuel. Quant à ce dernier, il venait de ressentir, pour la première fois de sa vie, un sentiment d'intérêt et de compassion.

V

Le lendemain, l'oncle Samuel se rendit chez Abram Cornaz. Il lui expliqua le genre de visite qu'il venait de recevoir et lui proposa finalement d'engager Marguerite.

— Le temps de l'effeuillaison n'est pas encore là, répondit Abram, mais si la petite a le goût du travail, tu n'as qu'à me l'amener, nous ferons bien ensorte de lui trouver de l'occupation, pourvu toutefois, que ce ne soit pas une *demoiselle*...

— Ah ! pour ça, mon cousin Abram, elle a bonne façon autant qu'une demoiselle, mais elle m'a l'air de ne pas craindre la besogne ; quant à l'honnêteté, tu peux compter dessus, elle a été à bonne école chez sa mère, qui était la plus brave femme du monde.

C'était la première fois de sa vie que le brave aubergiste se surprenait à dire autant de bien de quelqu'un, aussi Abram Cornaz fut-il très curieux de voir arriver la jeune fille qu'il prenait à son service.

L'oncle Samuel se hâta de retourner chez lui pour annoncer la nouvelle à sa filleule. Il la trouva assise dans l'embrasure d'une fenêtre, occupée à faire des *reprises* au linge de la maison. La jeune fille, penchée sur son ouvrage, faisait voltiger l'aiguille avec rapidité et, absorbée plus par les idées qui l'agitaient que par son travail, elle ne s'était pas aperçue de la présence de son parrain qui venait d'entrer.

Celui-ci la regarde un moment sans rien dire. La grande douceur et le profond chagrin qu'on lisait sur le visage de la pauvre enfant, l'idée du complet abandon dans lequel elle se trouvait, certaine ressemblance avec son père, camarade d'enfance et ami de l'aubergiste durant de longues années, tout cela réuni fit une vive impression sur ce dernier. Décidément, l'enveloppe d'égoïsme qui jusque-là avait cuirassé son cœur se fondait peu à peu, et il en fut presque au regret d'avoir été chercher à Marguerite de l'ouvrage hors de chez lui.

— Eh ! bien, dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, te voilà placée, et dans une fameuse maison encore. Courage, petite, j'espère que tu feras quelque chose, le père Cornaz aime les gens actifs ; vous vous arrangerez, je suis sûr.

En quelques mots, l'aubergiste apprit à Marguerite l'arrangement qu'il venait de faire et lui donna quelques détails sur la famille Cornaz, en lui recommandant surtout de se *faire bien venir* du père Abram, parce que, assurait-il, *on ne sait pas ce qu'il peut arriver*.

Marguerite éprouva un sentiment pénible à l'idée d'entrer chez un maître, une rougeur fugitive vint enflammer ses joues, mais elle réprima bientôt ce mouvement et la douce pensée d'être indépendante, de n'être à charge à personne, apporta un grand soulagement à ses peines.

Elle voulut rester une semaine environ chez son parrain, avant d'entrer à la ferme, pour remettre en bon état le linge de la maison, que ne pouvait raccommoder avec soin la vieille Suzanne — factotum de la Croix-Blanche — dont la vue devenait de plus en plus mauvaise.

Pendant ces quelques jours, l'oncle Samuel resta volontiers en compagnie de Marguerite ; il l'entretint de ses anciennes connaissances de N... et fit sur chacune des réflexions qui prouvaient que le *vieil homme* n'avait pas encore disparu.

Le lundi suivant, l'oncle Samuel accompagna sa filleule à la ferme, où il eut le plaisir de l'installer lui-même, en l'absence du maître de la maison.

(A suivre.)

(Tous droits réservés.)

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, 9 janvier, en matinée et soirée, deux représentations de : *Les misérables*, avec M. Jean Froment.

Mardi, 11 janvier, *représentation populaire.*

Jeudi, 13 janvier, *Primerose*, pièce en 4 actes de MM. de Flers et de Caillavet, pour les représentations de Mlle Gladys Mahxance, de l'Odéon.

Kursaal. — Ce soir, samedi, à 8 h. ½ et demain, dimanche, à 2 h. ½ deux dernières représentations de *L'Arlésienne*, avec orchestre complet et chœurs. Ce fut le grand succès de la semaine dernière.

Dimanche soir, 8 h. ¼, la pièce aimée : *Le Maître de Forges*, 5 actes de Georges Ohnet et *L'Aventure*, 2 actes, de fou-rire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.